

Gethsémani, réflexions sur la prière de Jésus et la destinée d'Israël

Tout commence avec la prière de Jésus à Gethsémani "Mon Dieu, s'Il te plaît, que cette coupe passe loin de moi mais que Ta volonté soit faite et non la mienne."

Cette prière a été diversement interprétée. Souvent les chrétiens ont vu en elle une angoisse face à la mort de la croix. Or, si Jésus avait vu en la crucifixion la seule façon de sauver le genre humain comme le veut une théologie traditionnelle, il serait allé à la mort sans aucune hésitation. Après tout, St Pierre qui était très loin d'avoir la force d'esprit de son maître a demandé à être crucifié la tête en bas car il n'était pas digne de souffrir la même mort que Jésus et nous avons dans les premiers siècles de très nombreux exemples de vierges et martyrs prêts à mourir sans hésiter pour leur foi. Jésus n'était-il pas plus grand que tous ces martyrs, peut-on concevoir qu'il ait eu un moment de faiblesse à ce moment critique de sa mission. C'est le réduire à une échelle humaine médiocre que de lui prêter ce genre de pensée.

Sans prétendre comprendre toute la signification de cette prière et cette demande de Jésus à Dieu « fais que cette coupe passe loin de moi », ce sens peut être mieux compris en réalisant que Jésus était juif et aimait profondément Israël.

Il faut relier ce moment de la vie de Jésus à d'autres phrases comme celle adressée à la Samaritaine "ne sais-tu pas que je suis venu pour les brebis d'Israël". Jésus est celui qui pleure dans la tradition prophétique devant Jérusalem en s'écriant "Oh Jérusalem, Jérusalem, toi qui lapides les prophètes et tue ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins mais tu n'as pas connu le temps de ta visitation", il nous dit en paraboles qu'il est venu faire les vendanges dans la vigne de son père, Israël, ou la moisson pour laquelle les ouvriers sont peu nombreux.

Ainsi Jésus pouvait voir dans sa mort sur la croix et ses conséquences une tragédie pour le peuple juif. En effet, il pouvait pressentir que le rejet du Messie signifié par la croix allait amener la division par la suite entre chrétiens et juifs et 2000 ans d'antisémitisme contre le "peuple déicide" comme l'a proclamé l'Eglise catholique jusqu'à Vatican II.

Il pouvait voir la division que cet événement allait créer entre les juifs et les chrétiens, la perte d'Israël comme terre messianique et toutes les souffrances qui s'ensuivraient pour l'humanité.

Pour bien saisir cette perspective, il faut se replacer dans l'esprit de l'attente messianique du Royaume qui existait du temps de Jésus.

C'est la bonne nouvelle du Royaume qui est selon l'ouvrage d'Albert Schweitzer "A la recherche du Jésus historique" ou celui de Hans Küng "Être chrétien" le centre de gravité du message du Christ.

Cette perspective sur la mission de Jésus est quelque peu éloignée d'une conception chrétienne traditionnelle pour laquelle le but de la vie de Jésus est la crucifixion, conception illustrée dans un beau cantique de Noël mondialement connu, « Minuit Chrétien » dans lequel Jésus est dépeint comme devant se sacrifier « pour apaiser le courroux de son Père ». On décrit ainsi un Dieu en colère contre les hommes qui a besoin que le sang de son fils soit versé pour être satisfait. Déjà Victor Hugo avait montré dans un petit poème « Chef d'œuvre » du recueil « Religions et Religion » dont nous citons quelques vers combien la vision de Dieu qui résultait d'une telle théologie était inacceptable :

« Vous prêtez au bon Dieu ce raisonnement ci :
...Je vais leur envoyer mon fils dans la Judée ;
Ils le tueront. Alors – c'est pourquoi j'y consens.
Ayant commis un crime, ils seront innocents... »

La crucifixion correspond à la manifestation, au signe du pardon et de l'amour inconditionnel de Dieu mais la capacité à pardonner, le pardon lui-même de Dieu envers les hommes la précédait. Depuis la chute de l'homme, Dieu a manifesté son pardon en continuant à agir à travers les descendants d'Adam et Eve, Dieu pardonne à David ses fautes et dit dans les Psaumes à de nombreuses reprises qu'il pardonne à celui qui a un cœur brisé.

Il renouvelle son pardon et donnant une image du pardon de Dieu, l'Évangile nous demande de pardonner 70x7 fois. Jésus remet ses péchés à un paralytique, à la femme adultère etc. montrant que sa capacité de pardon comme la capacité de pardon de Dieu précédait la crucifixion. Jésus insiste surtout dans le Notre Père ainsi que dans différentes paraboles sur le lien entre le pardon de Dieu et le pardon que l'homme accorde à son prochain, montrant que ce lien est une loi inexorable : « pardonne nous comme nous pardonnons.. ».

Cela est un peu oublié chez ceux qui prêchent le pardon par la foi en la crucifixion réduisant cette foi à l'énoncé d'une formule « je crois que Jésus est mort pour mes péchés et qu'il est ressuscité » oubliant un peu vite que l'épître de Jacques nous avertit que « la foi sans les œuvres est morte ».

Oui, Jésus est mort à cause de et pour nos péchés et est ressuscité et sa crucifixion et résurrection manifestent clairement l'amour inconditionnel de Dieu pour chacun de nous, nous faisant à la fois comprendre la profondeur de notre péché et le pardon offert par Dieu à chacun. Mais il ne faut pas en rester là et suivre le Christ signifie entre autres pardonner à ses ennemis, prier pour eux. Si nous avons ce genre de foi active et ne cherchons pas « la grâce bon marché », attitude dénoncée par le pasteur Dietrich Bonhoeffer dans son livre « Le prix de la grâce », alors la foi en la crucifixion et surtout en la résurrection du Christ est salvifique.

Le sens de la crucifixion de Jésus doit être compris en incluant ce que ressentait vraiment le Père céleste en évitant une fausse image de Dieu.

Une sculpture d'un artiste catholique alsacien, Gérard Brand, représente Jésus en croix et dessus, avec un regard les yeux clos, acceptant, paisible mais triste, le père céleste portant le crucifix. On sent une relation père-fils profondément humaine, le père souffrant avec le fils comme un père tenant dans ses bras un fils qui souffre d'une maladie ou blessure. Même avec des parents humains, on peut dire qu'il n'y a rien de plus terrible pour un père ou une mère que la souffrance de son enfant aussi nous pouvons penser à la souffrance de Dieu au moment de la crucifixion. Dans la crucifixion, il est nécessaire de visualiser à la fois le père et le fils sinon on imagine un père absent, en colère (V Hugo poème du recueil « Religions »), ou indifférent et on retombe dans les travers d'une certaine théologie médiévale qui disait que ce n'était que la partie humaine de Jésus qui souffrait et non sa partie divine, ce qui éloigne Dieu des hommes qui souffrent.

Souvent on représente Marie qui souffre à côté de la croix mais pas Dieu le père, or dans le catholicisme Marie joue le rôle d'une intermédiaire entre Jésus et les autres hommes, on s'apitoie avec elle pensant peut-être que les dessins de Dieu sont impénétrables mais qu'il faut les accepter. Si l'on représente Jésus seul sans le père céleste, on voit un sacrifice, quelqu'un qui paye pour les autres, pour nous de façon nécessaire, voulue, inévitable et on ne voit pas le côté tragique pour Dieu lui-même de cette situation de rejet de son fils. Percevoir dans une certaine mesure le cœur de Dieu en ce moment crucial de la crucifixion permet de se dégager de fausses idées d'un Dieu incompréhensible, au-delà de nos perceptions et de ressentir mieux sa proximité et son amour.

Au cours de l'histoire, le dialogue entre juifs et chrétiens s'est poursuivi sur des bases faussées, les chrétiens ayant transformé les notions juives de messie ou de salut et ne comprenant pas pourquoi les juifs n'acceptaient pas ces notions coupées de leurs racines historiques. Ce genre de dialogue ne pouvait déboucher que sur la persécution, ce qui fut le cas.

Aujourd'hui comme hier, toutes les tentatives d'opposer la Bible juive (plutôt que l'Ancien Testament) et le Nouveau Testament ont abouti à une incompréhension du texte biblique, une dérive païenne et le développement de l'antisémitisme chez les chrétiens. C'était déjà vrai dans l'empire romain avec les différentes Gnosés. Ce fut encore plus vrai avec après l'arrivée au pouvoir d'Hitler quand de nombreux chrétiens ont essayé de faire des synthèses entre le nationalisme du 3^{ème} Reich et le christianisme. Cette tendance était majoritaire dans le protestantisme au sein de l'église officielle des « Chrétiens allemands » soumise à l'idéologie nazie mais l'opposition vigoureuse d'une minorité réunie dans « L'église confessante » autour du Pasteur et théologien Dietrich Bonhoeffer a sauvé l'honneur des chrétiens allemands.

L'antisémitisme n'est pas un phénomène tombé du ciel avec Hitler comme veulent le faire croire certains livres scolaires actuels. Il faut replacer l'antisémitisme nazi dans un contexte plus large de l'antisémitisme catholique et européen au cours de l'histoire, antisémitisme aussi bien répandu à gauche qu'à droite. Même si nous passons rapidement sur certaines croisades qui commençaient par le massacre des juifs dans les différentes villes traversées par les croisades, sur les pogroms en Europe de l'Est, sur l'antisémitisme de gens soit disant éclairés comme Voltaire ou même Marx lui-même juif (voir "la question juive"), il nous faut rappeler qu'il a fallu attendre Vatican 2 pour que l'Eglise catholique ne considère plus les juifs comme "peuple déicide".

On trouve dans le nazisme une rencontre entre l'antisémitisme païen (le racisme simple avec la race aryenne supérieure aux autres) et l'antisémitisme chrétien sans lequel la première forme d'antisémitisme n'aurait pu conquérir une si large audience.

Cet antisémitisme chrétien est dominé par l'idée que le peuple juif n'est plus le peuple de Dieu mais a été remplacé par les chrétiens, qu'il est hors de la providence de Dieu.